

Arditti Élie

Un mensch

« Il existe dans la vie de presque tous les êtres humains des instants « privilégiés » que l'on pourrait qualifier de moments de coïncidences heureusement significatives », ainsi s'exprimait Manès Sperber, psychosociologue et penseur majeur du XX^e siècle dans « les visages de l'Histoire ». Une bonne part de son œuvre tourne autour de la question de l'homme dans l'Histoire. Cire molle modelée par les événements? Acteur déterminant du cours du temps? L'héroïsation et la sur-personnalisation du discours historique, comme la mise en scène médiatique, témoignent d'une préférence pour les grands personnages, les hommes à forte notoriété, et les célébrités abonnées aux lumières télévisuelles.

Certains font le choix d'ouvrir la focale sur des anonymes, des « gens ordinaires » comme on dit dans certains milieux, ces femmes et ces hommes qui n'auraient pas d'histoire. Des invisibles. Ce retour à une échelle micro analytique correspond à un besoin de goûter à d'autres rives que celles de l'abstraction, mais aussi et surtout à prendre en compte des mémoires émergentes après des années d'oubli et même de camouflage plus ou moins conscient.

Pourtant l'univers concentrationnaire et sa dimension exterminatrice demeure une question indépassable du XX^e siècle. La butée de toute pensée. Une accumulation de brutalité et de violences comme jamais atteinte dans l'histoire de l'humanité. L'industrialisation de la mort. Arrestation. Tri. Transport en train. Regroupement. Anéantissement. Une chaîne de bestialisation. Bourreaux, victimes et complices : l'enfer sur terre.

Jeune historien en formation, après des recherches consacrées aux partis politiques et à ses militants, la « chair et le sang » des organisations, une heureuse rencontre m'a amené à « reconstruire la vie » d'un anonyme, l'itinéraire d'un militant de base.

troublant et déconcertant que tonique et stimulant comme une tension, prolongement d'une ancienne fermentation.

Je rencontrais Élie Arditti. Ce Montalbanais, né en 1924 à Smyrne, en Turquie, arrivé en France à Marseille à l'âge de dix ans avec une partie de sa famille. Direction Paris, parallèlement à l'école publique, il contribue à l'économie de la maison comme coursier et vendeur de journaux à la criée. Les temps sont durs, surtout pour les étrangers. Lois, décrets pris en cascade pour juguler le « péni juif ». La France d'alors s'enivre de racisme et d'anti-sémitisme. En Allemagne comme en Italie ou encore en Espagne, les dictatures dominent et paradent aux couleurs locales : nazi, fasciste ou franquiste. La deuxième guerre mondiale éclate en septembre 1939 et tout s'enchaîne. Du chaos au désastre. En juin 1940, les Arditti prennent la route de l'exode. Le mouvement des événements emporte, fait et défait les existences. L'inédit et l'imprévisible donnent le la, l'inconnu s'invite au quotidien, la vie s'organise sur le mode de la survie dans la plus grande des confusions. Après bien des péripéties, Élie arrive avec sa sœur et sa mère à Marseille. À dix-huit ans, il fait office de l'homme du foyer. Lors de la grande rafle de janvier 1943 dans la cité phocéenne, la police française l'arrête, il soulignait ce fait avec une insistance indignée et meurtrie.

Direction les Baumettes. Deux jours plus tard, le convoi numéro 52 part de Marseille pour Compiègne, étape de tri avant le camp d'extermination de Sobibor. Le jeune Élie réussit à sauter du train, il rejoindra sa mère et sa sœur à Montauban où ils vivront dans la clandestinité pendant la guerre, bénéficiant de la bienveillance d'André-Félix Marty, inspecteur de police démis en 1969 et reconnu comme « juste parmi les nations » en 1990.

Puis viennent la Libération, la reconstruction et les « trente glorieuses ». Après un mariage en 1960 avec Emanuela, il développe une activité de marchand de tissus indépendant. La famille s'agrandit avec cinq enfants et huit petits enfants.

Ce parcours, reconstitué ici à grands traits, est retracé dans un documentaire de Jacob Haggai « Un saut pour la vie. Marseille, rafle du 22 janvier 1943 ». Des images fortes pour exprimer les

déchirements d'un homme jamais cicatrisés, longtemps tus, cachés, enrobés d'un insoutenable non-dit.

Lors de nos rencontres fortuites, il me prenait à témoin. Il fallait qu'il rattrape le temps perdu, cette période de silence mortifère. À la fois volontaire et contraint ! Volontaire tant les années 1950-1960 sont celles de la vie avant tout, du présent prioritaire. Mais aussi oubliait et organisé, à cette époque ni Primo Lévi ni Simone Veil ne font l'objet de la moindre attention, tout comme Robert Antelme, David Rousset... Il faudra attendre les années 1970, et plus encore la décennie 1980, pour assister à un revirement capital. La mémoire des victimes commence alors à sortir de cet éteignoir funeste et paralysant qui faisait des victimes des responsables, ou pire, des coupables consentants. Inversion terrifiante et destructrice. Ce renversement en forme de prise de parole doit beaucoup à des historiens (les Américains Paxton, Hilberg et Friedlander), à des chercheurs engagés (les Klarsfeld), à des philosophes (Hannah Arendt) et bien sûr à des hommes d'image (Claude Lanzmann et son film « Shoah »). Dans un genre différent, à la fin des années 1970, la diffusion à la télévision « d'Holocauste », ancêtre des séries, film hollywoodien aux codes ultra-classiques et parfois simplistes, permet de toucher le grand public. Et de réveiller les consciences endormies d'une mémoire refoulée.

Loin des grandes analyses sur l'hittérisme, loin de la bataille des historiens en Allemagne sur la causalité du nazisme, loin des divergences entre intentionnalistes et fonctionnalistes, le réveil des mémoires apporte une dimension essentielle à la connaissance de ces années noires. Il est comme d'éclatantes petites lumières dans les ténèbres.

Élie Arditti, décédé en 2012, natif de Turquie, Français, Montalbanais d'adoption, aura contribué à ces moments de clarté et de transmission. À l'heure où l'industrie touristique se saisit de l'histoire récente comme de potentielles sources de revenu, la parole des victimes, les mots des survivants, les souvenirs des rescapés n'ont jamais été aussi indispensables pour endiguer les vagues de la marchandisation systématique où tout se réduit à un spectacle.

Cet homme à la franchise désarmante, au naturel communicatif, au visage massif et granitique, à la carrure de talonneur, avait le don

peu répandu de combiner émotion et conviction. Jusqu'au trouble et même à l'ébranlement. Un tourbillon. Il vivait dans sa chair ses mots ; ses yeux, sa bouche se faisaient paroles. Un terme yiddish le définit parfaitement : un *mensch*, même si ce qualificatif aurait surpris cet homme de culture sépharade hispanique. Mon choix réside tout simplement dans le sens de ce terme : un type bien.

Dominique Porté